

LA FEMME DETECTIVE

Grand Roman Dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

Le concierge rentra dans les petites sommes payées par lui pour le bois et pour la bougie, remit les clefs au nouveau locataire, affirma qu'il serait toujours heureux de se tenir à sa disposition, et regagna sa loge.

Presque derrière lui Lartigues sortit pour se rendre rue de Vendôme, chez Verdier, afin de lui donner son adresse.

Après avoir écrit un mot à Maurice Vasseur, rue de Navarin, il demanda au faux abbé Méryss :

— Et mon domestique ?

— Il sonnera à la porte à sept heures précises... je vais le prévenir.

— Je puis me fier à lui ?

— Comme à moi-même.

— Pas curieux ?

— La discrétion même.

— Pas bavard ?

— Il est muet.

— C'est parfait... — A sept heures je serai rue de Suresnes... — Viens-tu dîner au restaurant avec moi ?

— Non — Il est de la plus haute importance qu'on ne nous voie jamais ensemble... — Quand tu auras à me parler, tu viendras ici... quand j'aurai à t'entretenir, j'irai chez toi...

— Convenu ..

— A bientôt...

— Oui, à bientôt...

Les deux complices échangèrent une poignée de main et se séparèrent, l'un pour mettre à la poste la lettre qu'il venait d'écrire et dîner ensuite, l'autre pour aller chercher le domestique du ci-devant capitaine de vaisseau Van Broecke.

A six heures trois quarts Lartigues rentrait chez lui.

A sept heures moins une minute la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Le nouveau locataire du petit hôtel alla ouvrir et se trouva en face d'un grand garçon de bonne mine, vêtu comme un domestique de maison bourgeoise en petite tenue.

Ce grand garçon lui présenta une ardoise sur laquelle étaient écrits ces mots :

Je m'appelle Dominique. — Je ne suis pas sourd mais je suis muet. — Je suis envoyé à M. Van Broecke par M. l'abbé Méryss pour le servir en qualité de valet de chambre, et je le satisferai de mon mieux.

— Entrez, Dominique, et prenez votre service... dit Lartigues après avoir lu.

Dominique, âgé de trente ans environ, et muet de naissance, était intelligent, actif, et se recommandait en outre par une force musculaire prodigieuse.

Son nouveau maître le mit en quelques mots au courant de ce qu'il aurait à faire dans la maison.

Le domestique répondit par signes qu'il avait compris, déboucla les malles, rangea leur contenu dans les tiroirs des meubles de la chambre à coucher, mit des draps au lit, fit la couverture, jeta du bois sur le feu, formula, grâce à une pantomime expressive cette question : — *Monsieur n'a plus besoin de moi ?* reçut une réponse négative, se retira et gagna la chambre qui lui avait été désignée comme devant lui servir de logement.

Vers dix heures du soir, le capitaine Van Broecke se mit au lit, désireux d'y trouver le repos dont il avait

besoin après cette journée pleine d'émotions de toute nature.

XXX

Vers sept heures et demie le vicomte Guy d'Arfeuilles s'était rendu chez Paul Brébant, généralement connu, dans le monde des boulevardiers, sous le nom de *Restaurateur des lettres*...

Il serait juste d'ajouter : *et des arts*, car les artistes, aussi bien que les écrivains, sont les clients fidèles de ce cabaret *di primo cartello*, également cher aux gommeux, aux boursiers, c'est-à-dire à tout Paris.

M. d'Arfeuilles était un joli garçon de vingt-huit à vingt-neuf ans, très lancé dans le monde où l'on s'amuse, clubman, sportsman, célibataire endurci, assidu aux courses, ne manquant jamais une première représentation, bien né d'ailleurs et bien élevé, parfaitement honorable, suffisamment riche, ne gaspillant pas sa fortune et désireux de ne se point ruiner, tout en menant la vie à grandes guides.

Il avait commandé un dîner de vingt couverts dont le menu, fait en collaboration avec Brébant lui-même, était non seulement confortable, mais curieux et original.

La table était dressée dans la grande salle à laquelle sert d'annexe un salon de réception.

Le vicomte d'Arfeuilles arrivait le premier pour recevoir ses convives et pour s'assurer qu'on n'avait mis en oubli aucune de ses recommandations.

Tout était en bon ordre.

Les vins des grands crus bordelais s'échauffaient doucement, de manière à se trouver juste au degré de la température ambiante.

Les vins de Champagne des marques illustres, en tête desquelles marchait le G-H. Mümm, se frappaient en sorbets dans les rafraichissoirs.

Partout des fleurs.

Les cent bougies de dix candélabres faisaient étinceler, sur la blancheur du linge de Saxe, les cristaux et les argenteries.

Huit heures sonnèrent.

Deux invités firent leur entrée, puis trois, puis quatre.

Guy d'Arfeuilles recevait une grâce parfaite et une courtoisie de gentleman.

Maurice fut un des premiers arrivés.

On entendait toujours le jeune Russe qui devait être le héros de la fête, puisque le dîner de Guy d'Arfeuilles était donné en son honneur, mais on l'attendait sans la moindre impatience en dégustant des apéritifs placés sur une console avec des carafes frappées.

Soudain la porte du salon s'ouvrit, et dans l'encadrement parut un grand jeune homme d'une tournure aristocratique et d'une irréprochable élégance.

Le baron alla vivement à lui.

— Bonsoir cher comte... dit-il en lui serrant la main ; soyez le bien accueilli !

Puis, conduisant le nouveau venu auprès de ses amis, il ajouta :

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter le comte Yvan Smoiloff, mon ami.

XXXI

Yvan Smoiloff pouvait avoir vingt-cinq ans.

Il était grand, très mince, et son visage, couronné par une chevelure blonde et encadré de favoris blonds, offrait une régularité de traits merveilleuse et une distinction incomparable.

Ses yeux, d'un bleu presque noir, semblaient très beaux et très doux, quoique à demi cachés par les verres d'un pince-nez qu'il portait sans cesse, ayant la vue faible.

Un maître d'hôtel très correct vint annoncer avec solennité que le dîner était servi.

— Sommes-nous au complet ? demanda M. d'Arfeuilles.

— Il manque Pascal... répondit Maurice, le petit baron Pascal de Landilly.

— Landilly est un charmant garçon, mais l'ange de l'inexactitude... répliqua le vicomte. Nous le prendrons quand il viendra... D'ailleurs, il serait au désespoir qu'on fit attendre ces messieurs à causes de lui... Donc, à table...

Les invités du baron passèrent dans la vaste salle où le couvert était mis, et prirent place à leur fantaisie autour de la table.

Le début d'un repas est habituellement silencieux.

Tout le monde ayant faim, on s'absorbe dans le premier assaut livré aux huîtres, soit aux potages, soit aux hors-d'œuvre.

Il en fut ce soir-là comme d'habitude, mais la période silencieuse ne dura qu'un instant, l'animation commença presque aussitôt, grâce au château-Iquem sec, accompagnant les huîtres, et les dialogues particuliers se mêlèrent à la conversation générale.

A neuf heures moins le quart, le petit baron Pascal de Landilly n'était pas encore arrivé.

Enfin Pascal parut, il semblait gelé.

Il avait le chapeau sur la tête.

Il était enveloppé dans un pardessus doublé de fourrure qui faisait deux fois le tour de sa maigre personne.

Sa figure disparaissait aux trois quarts sous un énorme cache-nez.

Son monocle éternel semblait vissé comme de coutume dans l'arcade sourcilieuse de son œil droit.

Un hurra général, entrecoupé d'éclats de rire, accueillit son apparition.

— Arrivez donc, retardataire ! lui cria d'Arfeuilles. Nous commençons à ne plus compter sur vous... Pourquoi diable vous mettez-vous en retard de cette façon ? On va vous apporter des huîtres...

Pascal abaissa le cache-nez sous les plis duquel sa bouche était englobée, il agita son bras droit comme une nageoire, toussa deux fois et répondit d'une voix éteinte :

— Million d'excuses, mes excellents bons... Très en retard, parbleu ! le sais bien, mais circonstances plus qu'atténuantes... Quand vous connaîtrez motifs du retard vous ne m'en voudrez pas et vous déclarerez que c'est épatant...

Tout en disant ce qui précède, Pascal se laissait débarrasser par un garçon de service de son chapeau,